

vieille ville

Cathédrales

Deus absconditus

Caché, Dieu s'absente. L'ubiquité divine s'éclipse dans le volume quasi vide de l'Univers en expansion, qui la fait voir sous l'immense apparence du manque. La plus ténue ou minuscule particule dissimule partout ce défaut de Dieu, elle voile son absence transcendante.

Infiniment, il ne se présente nulle part.

Pourtant, voici plus de deux mille ans, il s'incarna, prétendent les chrétiens. Une gigantesque contraction réduisit, resserra, tassa l'universelle absence de Dieu en un lieu d'une densité surnaturelle, où gisent son corps et son sang immanents.

Présent ici, et fini.

Père, fils

Absent le premier, là le second ; l'un virtuel, dilué jusqu'au vide, manquant partout dans le global du monde, l'autre réel, concentré jusqu'à une incomparable densité, présent ici, dans ce local même.

Archaïque, simple et incompréhensible, leur vieille relation filiale ou paternelle s'éclaire, ici, en un rapport puissant, subtil et rationnel, une dualité qui se déploie entre universel et singulier, global et local, une immensité quasi infinie et un ici ponctuel et fini, entre la transcendence et l'immanence, le virtuel et le réel, l'absent et le présent.

Pages 99, 100-101, 102-103, 104 et 117

Combien de petits villages, en France, entourent, sertissent, enchâssent une chapelle, une église romane ou gothique, cent et cent pures merveilles ? J'aime définir un pays habitable comme un espace où l'on peut cheminer à pied, de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, en une journée. Nos ancêtres ont ainsi ensemencé le pays. Et nous, de quelles œuvres l'ornerons-nous ?

Amis architectes, rompus à divers profils, plans, élévations, façades, dix sortes de projections, vous savez en abondance qu'il n'y a de beauté pleine que vue de tous les points de vue ; ce pourquoi vous retournez continûment vos œuvres sur l'écran d'ordinateur.

Or le visiteur, or le photographe constatent, en visitant telle ou telle cathédrale, telle ou telle église de campagne, que leur beauté souveraine et diverse peut surprendre sous n'importe quel angle. Pas de site d'où elles paraîtraient indifférentes. Tous étonnent, tous éblouissent. Or encore, humains limités, nous ne voyons toutes choses que de notre point de vue, comme une scène de profil. Quelqu'un les voit-il, d'un coup, à partir de l'intégralité de tous les sites possibles ? Pourrait-on en concevoir l'existence ? Parce qu'il jouit d'ubiquité, dit-on, Dieu les perçoit ainsi.

Dieu habite ces églises.

Temple

Aux temps de la Réformation, protestants et catholiques s'affrontèrent, justement, sur la question de la Présence Réelle : le pain et le vin consacrés dans l'Eucharistie *sont-ils* réellement le corps et le sang du Christ ou ces aliments se réduisent-ils à des symboles seulement ? Sous des dehors abstraits que peu de gens aujourd'hui consentiraient à comprendre, cette querelle, d'une abyssale profondeur, puisqu'elle met en question le sens même du verbe *être*, si usité, si obscur que nul ne l'éclaire, eut des conséquences dramatiques, notamment sur l'attitude culturelle de populations entières par rapport au commerce et à l'argent : ce dernier a-t-il une valeur réelle ou se réduit-il à un symbole virtuel ? Préférez-vous la terre au commerce, l'or au papier-monnaie, la chose à la convention, bref la présence réelle au signe vide ? Paradoxale, car elle favorisa plutôt le symbole, la richesse des nations dépendit vite de ce choix.

Mais elle eut aussi des conséquences décisives sur l'habitat, je veux dire sur l'existence et la signification des édifices religieux, ces bâtis où nul n'habite et où des foules se réunissent. Comment définir et dessiner un temple, par exemple ? Issu du verbe grec τέμνω, *temnô*, qui signifie couper – à l'inverse, le mot a-tome décrit ce que l'on ne peut plus diviser –, le temple découpe et définit un lieu sacré parmi un espace profane. Voici le partage, décidé à Jérusalem, par exemple : le parvis des gentils, encore laïc, puis le saint, déjà plus sacré, enfin le saint des saints, réservé au seul Grand Prêtre et contenant l'Arche de l'Alliance, gardé par deux chérubins ; ici, la découpe suit une séquence croissante. Et comment définir une synagogue ? Comme un lieu de réunion : ce que signifie, de nouveau en grec, son nom même.

Avant ou après la Réforme, qu'importe, une cathédrale, au contraire, n'est pas un lieu de réunion, où se rencontrerait, temporairement au moins, un groupe de fidèles, ou, plus longuement, un chapitre de chanoines, ni un lieu sacré découpé parmi une terre profane, mais une construction où habite, en permanence et de fait, un corps et son sang présents réellement. Gothique ou romane, elle *est* le lieu de résidence du Christ lui-même, charnellement là.

Question, à la fois théologique et architecturale, maintenant : comment bâtir la maison où habite le Dieu vivant, réellement présent ?

Raison, énergie

L'Occident philosophique ne cesse d'admirer les proportions des temples grecs, triangles des frontons et colonnes parallèles, dont la rigueur élève dans l'espace la sérénité de la géométrie et l'harmonie de la raison. Qui est là ? Une proportion, un *logos*. Pourquoi, soudain, la voûte romane, pourquoi le cintre de l'arc gothique remplacèrent-ils, de leurs courbures, ces perpendiculaires ou obliques antiques ?

Pourquoi? En raison d'une concentration. Le lieu ponctuel de cette présence réelle recueille et ramasse, quasi a-tomiquement – ce n'est pas un temple –, l'univers gigantesque de l'absence divine. Dieu vivant, ici même, cela veut dire que toute la puissance de la création se concentre en une boîte noire, où règne une densité surnaturelle, dont la pression intègre, accumule une telle énergie qu'elle éclaire, qu'elle brûle, qu'elle se trouve toujours sur le point d'exploser pour réenvahir l'univers. Big bang! Vite, jeter des volumes, des tonnes énormes de pierres pour maîtriser cette déflagration. Alerte à cette bombe atomique! Elle souffle l'intérieur du bâti.

Si le Temple grec se compose de rectangles calmes, à la mesure sereine d'une raison rythmée, accessible et finie, la Cathédrale chrétienne se courbe sous la poussée de ce souffle. Dès le Moyen Âge, elle enfle, monte et gonfle sous l'effet d'une déflagration dont la puissance terrifiante émane de l'habitable-tabernacle, au centre haut de l'autel. Comme irradiant les ardoises du gothique et les rayons de l'ostensoir, en toutes directions rayonne la commotion de la bombe; le volume alentour s'en trouve soufflé, tout courbé de cet énorme ébranlement. Oui, vite, entasser des parois de pierre épaisses, aux églises de campagne ou dans la nef des cathédrales, pour que leur poids, gigantesque, piège, conserve, tente de maîtriser la force de cette détonation, comme si leur pesanteur cherchait à équilibrer la puissance éclatante de la grâce.

« Nous appelons *tabernacle*, c'est-à-dire *tente*, ce minuscule habitacle, car nous savons qu'au commencement de l'ère, tu errais sur terre, misérable et sans maison. Ne quitte pas la nef de pierre que nous venons de construire pour toi. Ne nous abandonne pas, ne reprends pas ton errance nomade dans le monde énorme dilué de toi, ne t'absente pas. Je t'en prie, reste avec nous car le soir tombe, reste avec nous réellement présent, ne t'expans pas dans l'univers de ton absence immense. Dans ce tabernacle d'or, sous ces pierres en masse, nous enfermons ta puissance formidable. »

Pourtant, elle explose. Sortons.

Évidence

De leur lueur bleue de forge, de leur éclair rouge de fournaise, de leur éclat incandescent de volcan, les vitraux que traverse la lumière nucléaire de cette fulmination éblouissent. On dirait que s'embrase, dedans, la caldera d'une éruption à coulée de laves écarlates, rutilant par la rosace.

Autre incarnation

Avant que la violence ne la traverse de ses spasmes, l'une des plus grandes villes du monde s'étale sous le Popocatépetl, volcan éveillé dont le dôme fumant la surveille, du haut de ses neiges, sans qu'aveugle elle

le voie, noyée sous la brume de sa propre pollution ; assujettie à des séismes féroces, elle s'enlise, de plus, sans espoir, dans le vieux lac de Tenochtitlan, mal comblé, où ses bâtiments s'enfoncent lentement. De marbre, le Palais des Beaux-Arts y descend de trois centimètres par an ; pour y entrer, les visiteurs plongent en une crypte par des escaliers que montaient leurs parents. Tout le centre branle, les murs des rues y donnent vertige et mal de mer. Cité où la nature devance toute politique, le feu, l'air, la terre et l'eau menacent Mexico.

Bâtie à côté, mais aussi à l'aide des pierres du temple découronné dont la splendeur trônait au centre de l'ancienne capitale aztèque, l'immense cathédrale à deux tours et deux façades, chef-d'œuvre de la chrétienté, fait aussi naufrage. Envahie d'une forêt d'échafaudages métalliques, traversée, du haut de sa voûte à ras de terre, par un câble d'acier dont le plomb, énorme, s'écarte largement de la verticale supposée, son sol, ici, fuit vers la gauche, là penche vers la droite, ailleurs court et glisse vers l'avant ; retables inclinés, statues penchées, crevasses et lézardes en arborescence marquent qu'elle casse avant de s'abîmer. Quelques ingénieurs de génie civil tentent de la sauver, en y injectant du béton en sous-œuvre, mais les sapes du métro, autre tonnerre souterrain, contribuent encore à la miner. Tangant, roulant, donnant de la bande, elle mérite, mieux que ses sœurs, le titre maritime de nef. En détresse. L'horizontale perdue sous des masses mal réparties, les pierres attaquées par l'acide, les murs délités par les tremblements de terre, mille peintures et dorures sculptées cachées par cent mille étais de fer... des tirants d'acier prêts à exploser les relie encore entre eux. Symbole et résumé de la cité, la grande cathédrale se tord de souffrance ; s'arrachera-t-elle à son destin chthonien ? Non, elle mourra. Quand ? De quelle accalmie jouis-je parmi quel ouragan millénaire, pour en visiter les parties ouvertes, préjugées moins dangereuses ? La grande carcasse lutte en attendant sa fin inévitable.

En écart à l'équilibre, elle vit.

Sur la même place en rectangle, trois lieux se font face : dans le coin qui sépare la cathédrale du palais présidentiel, entourée d'un marché populaire avec ses cris, ses couleurs et ses odeurs en nuage mélangé, la pyramide, aujourd'hui en ruine, mesurait, marche à marche, voici à peine quatre cents ans, la gradation des temps vers la venue à venir de Quetzalcóatl, le serpent à plumes à visage de vieillard. Les Aztèques savaient-ils donc, avant nous, que les oiseaux sortent des reptiles et que le *sapiens* achève l'évolution ? Avaient-ils juché cette découverte au sommet, comme il sied, d'une échelle temporelle ? Comprendrons-nous cette horloge dressée, cette lignée, ce compte-temps des vivants ? Les civilisations qui nous précédèrent et que nous détruisîmes inversaient-elles notre progrès : commencèrent-elles par connaître la vie, alors que nous n'en finissons pas de l'ignorer ? Cette représentation

en pierre du jaillissement vertical du vivace suivant sa durée, le voici recouvert, aujourd'hui, de mort historique et d'oubli. Mais ne l'alimentaient-ils pas, eux aussi, du sang et de la chair de leurs horribles sacrifices ?

D'un côté, donc, de ce temple conquis par qui en savait alors moins que sa conquête, le palais présidentiel montre, derrière sa façade longue et monotone, des fresques dont les tons criards relatent les triomphes de la politique en représentant, au sommet, un Marx en Dieu tout-puissant, barbe en gloire dominant la foule peinte, mime vite démodé de la Sixtine. De l'autre, la cathédrale s'enlise sous l'action tellurique. Sur le reste du rectangle s'ouvrent des boutiques et des restaurants ; de leur terrasse, on contemple l'une des plus belles places du monde, grouillante et vivante sous la trace de trois morts : les sacrifices humains des Aztèques en haut de leurs édifices, la tradition funèbre espagnole et le naufrage général des bâtiments dans les tremblements de guerre et de terre.

De ces morts, laquelle craindre ? Redouter la présidence, son pouvoir, les coloris de ses portraits, sa police corrompue qui tue dans la rue, en s'exposant moins que les malfrats ou la cruelle puissance mondiale d'argent et d'armée qui, pire que le volcan et non loin vers le Nord, entretient la misère de ce pays riche et veille à ce qu'il reste en dehors de l'histoire qu'elle domine en continuant ses exterminations ? Frémir de terreur devant la cime de la pyramide où le prêtre revêtait la peau de la victime qu'il venait d'écorcher vive ? Supputant le temps de son effondrement, frissonner d'angoisse d'entrer dans la cathédrale ? Marx a déjà rejoint Montezuma et Cortés sous terre où la cathédrale accompagne lentement la pyramide et le palais, puissances en équilibre instable sur la viscosité du lac. Le temps tue la mort et la mort tue le temps.

Désormais trop vieux pour avoir peur des hommes et des noms, j'aime plutôt le feu, l'air, l'eau et la terre, volcan, lac, brise, séismes. Mexico délivre de la politique : aux cimes du pouvoir, les places, peu à peu, se vident. Certes, les contreforts de la cathédrale ne la protégeront pas longtemps de l'enlèvement, mais je connais, car je l'imite, son combat désespéré ; j'habite, comme elle, ce reste labile de temps, fiché comme l'épine d'un coin dans les siècles des siècles, je loge dans la même inclinaison fragile, suspendu comme le pendule et inquiet du même écart, me retiens de glisser avant d'étouffer dans la compacité de la glaise ; mes murs craquent, ma voûte se fendille ; je hante cette bâtisse et participe au vertige de sa bataille vitale ; mes pieds s'équilibrent sur ses horizontales obliques, mon squelette s'érige le long de ses verticales penchées, mes côtes tremblent avec ses fentes, mes os se dressent comme les poteaux de fer, mes muscles se tendent avec ses contreforts bandés, ma tête se coince dans son dôme abîmé, nos deux

vaisseaux jumeaux chantent d'allégresse de ce long vacillement, ô mon corps de Samson dont la force bouscula les colonnes du temple ! Quel secret nous fait, elle et moi, exploser de vie, éclater de puissance et de joie ? Mon émotion, vrai mouvement, jaillit, verticale, de notre descente. La victoire éternelle de la mort recule devant le défi insolent de la faiblesse, pendant le temps bref d'une passion.

Que la religion triomphe et elle oublie la religion. En voie d'écroulement, agonisante, elle survit de ne pouvoir survivre ici-bas. L'église triomphera, sans doute, quand la Jérusalem céleste paraîtra, mais elle milite, maintenant et ici, comme moi, en faisant tête à la terre qui nous vainc à chaque combat.

Le vendredi saint, la terre trembla. Sans doute, le bois de la Croix y perdit la verticalité de son axe et l'horizontale de ses bras. Construit sur la géométrie de cet arbre, l'édifice branle. Tronc lié à l'axe penché de la cathédrale, envergure renversée sur sa transversale inclinée, mon corps participe à ce déséquilibre. Dououreux, vivant autrement que mille riches et puissants, le tiers-monde comprend seul la chrétienté.

La vie en déséquilibre, bref l'Incarnation.

*

Niches

Religieux ou publics, des frontons couronnent certains monuments ; sur ces édifices ou d'autres, en façade, se creusent aussi des niches. Ici, l'architecte loge des statues ou en dresse, là, le long du faitage : cardinaux, législateurs, stratèges, inventeurs, financiers... peu de femmes, quelques saintes ou de rares reines ; pas une seule, par exemple, dans la cour du Louvre, à Paris.

On sent ces mâles contents d'habiter enfin, élevées ou abritées, ces places honorables. Comme ces morts en paraissent transis d'aise, bien des vifs, en bas, s'efforcent, à couteaux tirés, d'arriver au haut perché. Tel veut devenir président, tel autre général, ministre, petit chef. Obtenir l'un de ces titres pour s'assurer l'habitat de ces lieux pierreux en forme de berceau vertical récompense rarement le mérite, mais plutôt les calculs stratégiques, souvent ignobles, pour y accéder. Les voilà parvenus, debout, érigés, exhibés, décorés, tenant à la main les attributs de leur pouvoir, bien installés dans leurs stalles, en communauté dans leur cocon, voyez donc comme ils jouissent. Les touristes les photographient.

La société organise son espace. Elle y sculpte des pics, y tamise des trous comme les petits puits de ces jeux d'enfants où il faut immobiliser de petites billes. Elle organise mille grimpettes pour qui aime se blottir dans ces bauges toutes faites ; pour y pénétrer mieux que leurs

concurrents, ils doivent lisser leur ventre et leur crâne au format de l'habitable. Et la gagne au meilleur mime, la victoire au mieux limé ! Comme la même mesure se répète, immuable, en haut de ce faîte ou au large de la façade, on soupçonne vite que ces dignitaires doivent tous se ressembler, comme en une espèce. Cardinal, amiral, président-directeur général, même combat social. Animal ?

Pour commander, il faut savoir obéir ; pour paraître génial, répéter ; pour sembler exceptionnel, entrer dans le jeu et ses règles formelles ; pour accéder à ces niches, se battre et tuer pour ne pas être tué, loi qui les fait tous se ressembler. Non, vous n'admirez point là des noms propres, mais des articles définis, *le ministre, le stratège en général*... non point des individus, mais des rôles, dans une distribution de la société du spectacle... non plus des personnages mais des spécialités, autrement dit des espèces, autrement dit des bêtes installées dans une niche, alors dite écologique... À la rigueur ils jouissent d'un double corps, celui de l'individu et celui du rôle, de la spécialité, mais le second, celui du genre, y écrase le premier. Qui eût cru le collectif géré par des animaux sociaux ?

Le pouvoir se mesure au format ; impuissant, il n'inventera pas. Trop hérissée, la découverte n'entre dans nulle niche, même pas dans celle de Diogène, raide et ronde comme une tonne. Le trouveur erre sans chapeau ni chaussettes, a jeté dans le feu sa chemise et ses souliers, ignore où il couchera ce soir. Il n'habite.

Dans la niche se tient le pouvoir sans la puissance. Hors niche, l'inventeur tient la puissance sans pouvoir. Feu de Dieu sans lieu, erre sans habitat.

*

Dortoirs

Lycée, habitat des pensionnaires

Au collège Saint-Caprais, Agen, Lot-et-Garonne, quinze ; au lycée Montaigne à Bordeaux, cinquante ; à Louis-le-Grand, Paris V^e, au moins quatre-vingts. Tous les soirs fermés à clef. Si, couché sur le dos, j'étendais les bras, je touchais le lit des deux voisins ; une petite table de nuit nous séparait ; provoqué, une nuit, par une crise d'appendicite, un incoercible vomissement atteignit, hélas, le dormeur de gauche, qui s'en plaignit, mais si peu ; pour me transporter à l'hôpital, il fallut attendre que le dortoir s'ouvre, à potron-minet. Dix ronflaient ; d'autres se plaignaient en dormant ; la plupart appelaient maman ; quelques noctambules ; l'hiver, le chauffage se mettait en route à quatre heures du matin, en sifflant et explosant de bruits tonitruants ; le surveillant, au milieu, couchait dans une sorte de cabine fermée par

des rideaux blancs, nous dormions à découvert ; à six heures du matin, deux fois par mois, un autre surveillant ouvrait les portes, bruyamment, et, tapant dans les mains, criait : la douche, la douche ! Il fallait, mi-nu, traverser deux cours, aux mois froids, pour arriver à une salle enfumée de buée, où, d'un tuyau unique, coulaient des jets parallèles ; toilette commune. Combien de héros s'y frottaient ?

Évaluez les odeurs épaisses.

Réfectoires et chiottes

Au réfectoire, tables de dix et trente tables ; à l'étude, bureaux de six ; chiottes communes à portes incomplètes ; pas de douche après le sport ; à l'infirmerie veillait une vieille garce qui nous soupçonnait de tricher ; on a dû, un soir, m'évacuer d'urgence, pour m'opérer de pieds non soignés, envahis de pus, à la limite de l'amputation. Elle disait que je simulais. Je dis vrai, je raconte ce que j'ai vécu.

Et à huit heures moins cinq débarquaient les externes, roses, ronds, fleurant bon le cocon de maman, nourris, propres, cravatés, cirés, replets d'amour en famille, existant, individués, oh, ces petites parfaites personnes face à nous, puants, hirsutes, en blouses grises, animaux sociaux, forçats, prisonniers, pas aimés. Avions-nous jamais eu des parents ? Externes : *ego* ; internes : nous. Externes : nés ; pensionnaires : valetaille sociale. Externes : habitants, face aux bêtes d'écurie.

Les sociologues, politiques, chantres de la collectivité, coryphées de la solidarité sociale, ont-ils, ainsi, vécu en commun, de manière si dense et constante qu'il n'existait de vie privée que les moments courts entre l'extinction des lumières et le premier sommeil ? Je me souviens du recueillement qui me prenait alors et dont j'avais besoin pour qu'il reste en moi un peu de moi. Instants mystiques de spiritualité nécessaire, sans lesquels j'aurais tout perdu. Je ne vivais externe que là, au moment de ma méditation.

La même ambiance d'écurie, de grange, de basse-cour, je l'ai retrouvée à mon poste d'équipage bâbord, à bord du *Richelieu*, cuirassé de ligne, quarante mille tonnes, deux tourelles avant, chacune à quatre canons de 380. Sortis des bastingages, les hamacs, crochés, corps à corps, se touchaient. Lentement, ils se balançaient ensemble avec le roulis. Chiottes sans portes au milieu d'un environnement de fer. Propreté méticuleuse cependant.

La même ambiance puante, je l'ai retrouvée, des années plus tard, dans un grand hôpital de banlieue, au sud de Paris. De trois heures du matin à dix-huit heures, casé aux urgences, entassé avec des dizaines de gémissants, j'avais attendu, grelottant, qu'un externe, insomniaque, débordé, trouve une minute pour me regarder. Plus tard, dans la chambrée, le voisin appelait sans arrêt : la Marie, si tu m'voyais ! La carriole qui m'emmena vers l'un des blocs opératoires suivi, en

compagnie de quelques autres, à la queue leu leu, un couloir long, jusqu'à un carrefour de corridors où nous nous retrouvâmes en foule, comme en un échangeur d'autoroutes, pour accéder, tassés, aux lieux de l'endormissement. Enfin : immense cathédrale du réveil où, de lits par dizaines, émanent des plaintes rauques.

Valétudinaire, interne, matelot j'appris que je ne suis qu'un morceau de chair parmi nombre d'autres corps. La foule m'enseigna la terreuse humilité.

Ainsi prendrai-je un anonyme rang dans l'immense alignement d'un cimetière et parmi la multitude chaotique de squelettes qui s'écrasent, par milliards, devant les guichets du Paradis.

*

Rues

Le temps retrouvé

Intelligents, certains professeurs installent un divan dans leur bureau, parce qu'ils expérimentèrent que les idées ne descendent que dans un corps allongé. En ma qualité de visiteur, l'administration m'alloue, chaque année, à Stanford, le bureau du collègue en année sabbatique. On habite toujours chez les autres. Cet après-midi-là, je m'étais endormi sur la couche du confrère intelligent. Me réveille la cloche du carillon sur une sorte de silence lisse. J'ai neuf ans ; j'achève ma sieste d'enfant à Montaigu-de-Quercy ; passé la chaleur étouffante de midi, ma grand-mère va venir me demander de tenir le comptoir, olives et beurre, sardines et pâtes, et, avant tout, sourire aux clientes ; j'entends sous ma fenêtre, au marché normal du mercredi, des fermières et des paysans caqueter dans une langue familière, mais différente de la mienne, l'occitan du Lot ; les roulements soyeux des bicyclettes crisent un peu, des ombres passent lentement sur le plafond...

... je me sens soudain mal à l'aise en un corps vieilli. Que se passe-t-il ? Ah, l'université, l'anglais, la foule des vélos... Depuis au moins cinquante ans, je n'avais point ouï un bruit de rue aussi doux, moelleux, velouté, satiné, comme biodégradable, voix, rires, cris, appels, pas, courses, roues, chaînes et pédaliers, le clocher, chiens aux abois galopant, pas de pétarade ni d'échappement, pas de musaque à grosse caisse... une rumeur de silence.

Lorsqu'à son réveil Marcel Proust décrit la rue et ses clameurs, il se souvient d'un temps toujours là, d'un temps qu'il ne perdit pas et qui perdura jusqu'à sa mort. Sur le campus sans automobile, mon extase anamnésique vient de la même époque aux bruits doux, qui chantait en canon son indignation d'entendre tous les jours la cloche du carillonneur, oui, d'un temps vraiment perdu.

Les ordures marquent, on le sait, la propriété du lieu où elles se répandent. Nos rues, nos routes, nos campagnes et nos villes, nos ciels appartiennent désormais en propre à ceux qui lâchent les gaz les plus éclatants, nauséeux, indescritibles au langage puisque insensés.

Brève lettre à nos édiles

Nous ne nous entendons plus, nous ne vous entendrons plus. Pitié pour nos surdités, veuillez légiférer contre le bruit. Si vous vouliez pénaliser les utilisateurs, il faudrait placer un gendarme à côté de chaque voleur de silence. Trop cher. Plus aisé, plus efficace, taxez donc les constructeurs.

Calcul des rencontres

Les villes se distinguent par nos rencontres dans la rue. Hasard ou nécessité? Plus elles sont grandes, moins on salue; dans les petites, il serait malséant d'ignorer qui que ce fût. Le lien social passe par trois états de la matière: invisible, impalpable, aléatoire, subtil et aérien dans les métropoles où le passant reste inconnu; aquatique, fluent dans les villes moyennes, où chacun conserve quelque chance de rencontrer, çà et là, de temps en temps, un familier; il s'épaissit jusqu'à devenir d'une solidité de marbre dans les bourgades. Y varient inconvénients et avantages: la familiarité peut signifier convivialité ou esclavage; l'anonymat solitude ou liberté. Il y a du confort dans un habitat qui généralise la famille, mais une surveillance de tous les instants y pèse et devient policière. J'ai vécu en de petits villages où chacun, heureux mais catalogué, ne pouvait sortir de ce berceau laineux ni de cette prison. J'ai erré en de grandes villes, mains libres et coudées franches, mais seul à en crever.

Cela définit la rue. Celle du village ne change pas de l'habitat. Chez moi, je vis en famille; la rue ou la place équivalent à ma chambre, alors extérieure et gonflée, où accueillir les familiers. Nous ne nous rencontrons pas, nous continuons à vivre ensemble. Quant aux rues de la ville moyenne, où le hasard croît mais où la probabilité demeure, elles peuvent passer réellement pour des lieux de rencontre. Voici les cousins, voilà les voisins, les copains de travail ou de sport. Dans celles de la métropole, nul ne rencontre jamais personne, sauf miraculeuses exceptions. Plus le nombre croît, plus les gens se croisent, moins ils se voient. Le casque et les écouteurs avertissent même que le voisin proche ne veut ni ne peut entendre ni répondre. Monades sans portes ni fenêtres.

Sauf les putains, les publicistes qui tendent leurs tracts, déjà installés sur les murs, sauf les mendiants, sauf les SDF. Alors, l'habitat se renverse. Dans les petites villes, la rue prolonge la maison; dans les grandes, elle redevient une maison, mais pour ceux qui n'ont pas de maison.

Calcul des humains

Pour désigner les plus démunis, la langue française dispose de trois mots. Elle dit *pauvres* celles ou ceux qui disposent de faibles ressources, financières par exemple : petit salaire ou revenu insignifiant. Si, exposés à la disette, ils manquent de nourriture, elle les dit *indigents*. Sans logis, les voilà *misérables*.

Par l'espace du monde, aujourd'hui, et pendant la durée millionnaire de l'évolution humaine, il faut dire misérable la majorité des hommes et des femmes. Au sens que nous donnons désormais à ce mot, elle n'avait pas, elle ne jouit pas encore de domicile fixe. Les chasseurs-cueilleurs, nos ancêtres, les hommes des cavernes comme on dit, la plupart des paysans qui suivirent, les plus démunis d'entre nous, aujourd'hui, soit, de loin, les plus nombreux des humains, n'habitèrent ni n'habitent encore dans du dur, murs et villes, fondations stables et toits.

Statistiquement, transhistoriquement : *Homo miser*.

Dans la rue, l'ontologie

Rarissimes les textes qui en gardent la mémoire et le disent. Au cours de son procès, Jean Valjean le crie : tout le monde n'a pas de maison ! Les quatre Évangiles, qui relatent la vie publique du Christ, ne prononcent pas une seule fois ce mot-là. Courant la Judée ou la Galilée, pêchant sur le lac, les Douze et leur Maître, discourant sur la montagne, devaient s'envelopper, le soir, dans leur manteau, pour dormir sous quelque roche. Tandis qu'il agonise au jardin des Oliviers, les trois ou quatre qui accompagnent le Christ s'éloignent pour goûter le repos de la nuit ; il n'est pas écrit qu'ils entrassent quelque part. Sous la croix, les soldats romains jouent aux dés la tunique de celui qui, nu, expire, abandonné. Voilà, sans couture, sa seule maison. Le Fils de l'Homme vécut misérable.

Il n'habita pas.

À vous qui cherchez sans cesse à définir l'humain, une vérité s'impose, évidente : derrière la phénoménologie des murailles peintes et des portes fermées, devant l'apparence des pignons sur rues gît l'être même de l'homme, quasi nu, sale, déguenillé, sans même un tonneau, parmi les cartons de la détresse. Sans domicile fixe, *Homo vit* dans le caniveau, juste devant votre porte.

Non, l'Homme n'habite pas.

Dans la rue, l'ontologie.